

Problèmes d'historiographie moderniste

Les ténors du Concile étaient-ils des modernistes (au sens historique du terme) ? En d'autres termes, ont-ils reçu des modernistes du temps de saint Pie X (directement, ou à travers un intermédiaire) un enseignement moderniste ? La question est passionnante, mais aussi redoutablement difficile. Je voudrais ici exposer l'une des raisons de cette difficulté.

Des raisons, en effet, il en existe plusieurs. Par exemple, le fait qu'une telle recherche historique de filiation est, à l'heure actuelle, quasi inexistante. Or, défricher en histoire est toujours une tâche très lourde en raison de la masse documentaire qu'il faut parcourir avant d'écrire la moindre ligne.

Mais ce n'est pas cette difficulté qui va nous arrêter, ni quelques autres sur lesquelles je ne m'étends pas. Ce que je propose est d'examiner une difficulté concernant la filiation proprement historique, difficulté qui naît du statut de l'actuelle historiographie du modernisme.

Les deux filiations

Dans l'histoire des idées, il existe en effet deux filiations possibles : la filiation proprement historique, et la filiation purement intellectuelle.

La filiation historique existe lorsque le penseur C a reçu son éducation intellectuelle et la forme de ses idées du penseur B, qui lui-même peut les avoir reçues du penseur A. Ainsi, Aristote disciple de Platon, lui-même disciple de Socrate.

La filiation purement intellectuelle existe lorsque le penseur B, qui n'a aucun lien avec le penseur A (parce que le penseur A se situe loin dans le temps ou l'espace, ou parce qu'il est totalement inconnu pour B), retrouve spontanément une position intellectuelle déjà tenue par le penseur A. Par exemple, si le

penseur B, tout à fait indépendamment de A, retrouve spontanément, par sa propre réflexion, la doctrine de l'innéisme des idées qu'a tenue le penseur A des siècles plus tôt. Ainsi, Descartes retrouvant par sa démarche propre l'innéisme qu'avait déjà développé Platon.

Ici, notre réflexion porte sur une filiation proprement historique. Il ne s'agit pas de savoir si des positions conciliaires (par le biais de ce qu'Étienne Gilson appelle joliment les « inévitabilités intellectuelles ») retrouvent sans le savoir certaines positions modernistes du temps de saint Pie X. Il s'agit au contraire de savoir si les modernistes du temps de saint Pie X ont transmis, « de la main à la main » (pour reprendre une expression classique à propos de la Tradition) des positions modernistes à des conciliaires (transmission s'effectuant de façon humaine, personnelle, concrète, non par un pur processus intellectuel).

Un exemple d'une telle filiation proprement historique a été donné par M. l'abbé Thouvenot dans *Fideliter* 169, janvier 2006, numéro intitulé « Portrait de Benoît XVI ». L'abbé Thouvenot nous signale dans son article que le professeur d'exégèse de Joseph Ratzinger, le professeur Maier, avait été démis de ses fonctions sous saint Pie X, et qu'il n'avait été réintégré dans sa chaire qu'en 1924. Ici, nous avons bien un suspect (probable) de modernisme (le modernisme du temps de saint Pie X) qui a été le formateur d'un des principaux experts du Concile. Certes, il conviendrait d'approfondir, d'essayer de percevoir l'influence réelle qu'a eue Maier sur Ratzinger, mais en tout cas il y a bien là matière *possible* d'une filiation proprement historique.

La bibliographie « reçue » du modernisme

Pour étudier cette filiation proprement historique, le premier réflexe consiste évidemment à se tourner vers la bibliographie reçue du modernisme. Bibliographie reçue car sérieuse, bien informée, riche de documentation ; bref, la bibliographie que tout le monde utilise, qui fait référence. Nous parlons ici, rappelons-le en passant, d'une bibliographie d'histoire,

non d'une bibliographie de théologie, de philosophie ou de polémique.

J'ai donc sélectionné quatre livres en français, considérés comme les meilleurs, les plus classiques, les plus exhaustifs.

Ce sont, en suivant l'ordre chronologique :

- Albert Houtin, *Histoire du modernisme catholique*, chez l'auteur, 1913.

- Jean Rivière, *Le modernisme dans l'Église*, Letouzey et Ané, 1929.

- Émile Poulat, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Casterman, 1962.

- Pierre Colin, *L'audace et le soupçon – La crise du modernisme dans le catholicisme français*, Desclée de Brouwer, 1997.

On notera en passant que deux de ces ouvrages, ceux de Poulat et de Colin, se limitent en principe à la France, tandis que les autres embrassent tous les pays catholiques. Mais, au moins pour la France, ils devraient permettre de détecter ces filiations historiques.

Des auteurs « suspects »

Cependant, si on étudie ces quatre ouvrages « reçus », « classiques », on ne peut que rester dubitatifs. D'abord, il y a un problème d'objectivité chez chacun de ces auteurs.

Albert Houtin fut novice à Solesmes, puis devint prêtre du diocèse d'Angers en 1891. En 1901, il rejoint Paris, où il entre en contact avec les principaux modernistes. En quatre « inventaires », selon son expression, il se détache de la foi chrétienne et même de toute croyance religieuse. En 1912, il quitte la soutane pour mener « une vie laïque », selon le titre du deuxième volume de son autobiographie.

Jean Rivière passe en 1905 sa thèse de théologie sur « La Rédemption » à Toulouse, sous la direction de Mgr Batiffol. Il devient ensuite professeur de théologie au séminaire d'Albi (dans le diocèse du très libéral Mgr Mignot). En 1919, suspecté en raison d'articles sur la science du Christ, il quitte le séminaire, mais devient peu après professeur à Strasbourg. Cependant, il

n'enseignera plus jamais la théologie, mais sera cantonné à l'apologétique. Il a écrit son ouvrage, note Poulat, « afin de justifier la ligne adoptée par Mgr Batiffol dont il était l'élève préféré ». Le rôle de Mgr Batiffol (dont un livre fut mis à l'Index en 1905), celui de l'Université catholique de Toulouse et celui de l'abbé Rivière lui-même dans la crise modernisme sont évidemment présentés de façon pour le moins « insolite ».

Émile Poulat est docteur en théologie de l'université de Fribourg. Prêtre-ouvrier, il rédige le livre-manifeste des prêtres-ouvriers aux éditions de Minuit lors de la crise de 1954. Il finit par quitter le ministère sacerdotal et par se marier. En 1962, il passe une thèse universitaire sur le modernisme. Il devient historien et sociologue à l'École pratique des Hautes Études.

Les indications biographiques sur Pierre Colin sont plus difficiles à trouver, même sur internet. Né en 1923, probablement prêtre, disciple de Gabriel Marcel, il est doyen de la faculté de Philosophie de l'Institut catholique de Paris (1973-1985), puis directeur du département de la Recherche, avant de se retirer de l'enseignement dans les années 90. Sa position face au modernisme est toutefois clairement annoncée dans son ouvrage. Le septième chapitre est intitulé « L'invention du modernisme dans l'encyclique *Pascendi* », et comporte p. 249 cette phrase caractéristique : « C'est donc la thèse de l'encyclique que nous contredisons d'emblée ».

Nous constatons donc que les auteurs des ouvrages « reçus » de bibliographie à propos du modernisme sont tous fortement impliqués personnellement dans la problématique même du modernisme, et tous du même côté. Il n'y a donc pas un « équilibre » entre des partisans de chaque côté, ni une « objectivité » de la part d'historiens « neutres » ou « dégagés ».

Description du modernisme par Rivière

Toutefois, cette difficulté liée aux personnes est presque négligeable au regard de la méthode utilisée par ces quatre auteurs « reconnus ». Prenons, par exemple, le classique de Jean Rivière (au demeurant, ouvrage très sérieux techniquement).

Faisant, au début de son livre, un petit inventaire préalable des idées et des dénominations du modernisme, il écrit la phrase suivante : « Il reste à parcourir les dernières phases de sa carrière, au bout de laquelle le modernisme est venu enrichir les catégories du Magistère doctrinal ».

Donc, pour Rivière (et les autres), le modernisme existe, se développe, est détecté par le Magistère, est condamné, est éradiqué et disparaît définitivement. On perçoit immédiatement que, dans cette hypothèse, la question « Existe-t-il une filiation historique entre modernisme et conciliarisme ? », devient totalement sans objet, puisque le modernisme est mort, qu'il a définitivement disparu dans les environs de 1910.

Et le livre lui-même de Rivière en témoigne clairement. Sa dernière partie s'intitule « Dénouement de la crise ». Son dernier chapitre s'appelle « Fin du modernisme ». On peut relever dans la table des matières de cet ultime chapitre : « Premiers symptômes de déclin » ; « Dislocation des effectifs modernistes » ; « Retour à la paix » ; « Disparition extérieure du modernisme » ; « Chimère du crypto-modernisme ».

La toute dernière partie du dernier chapitre s'interroge : « Avenir du modernisme ? » Et Rivière écrit : « Il est permis de dire sans témérité que la phase du modernisme aigu est maintenant close ». Il cite en ce sens le père de Grandmaison, qui conclurait à « l'invraisemblance d'un nouvel accès de modernisme ».

Donc, d'après la bibliographie sérieuse, reçue, savante, « scientifique », le modernisme naît au XIX^e siècle dans le cadre du protestantisme libéral, et dans quatre pays (principalement) : Allemagne, Angleterre, France, Italie. Il a une première poussée sous Léon XIII avec l'américanisme. Il explose avec Hébert, Loisy et Tyrrell au début de saint Pie X. Il est condamné par le Saint-Siège et méthodiquement écrasé après des « essais d'agitation ». En sorte qu'il n'en reste rien, que des souvenirs refroidis.

Un livre de Maurilio Guasco

On peut reprendre dans le même sens les descriptions de Maurilio Guasco en son ouvrage traduit de l'italien par Jean-Dominique Durand, *Le modernisme – Les faits, les idées, les hommes*, Desclée de Brouwer, 2007.

Voici ses réflexions sur les points que nous venons d'évoquer à travers l'ouvrage de Rivière. « Il n'a jamais existé une véritable doctrine moderniste, un mouvement de pensée, un courant d'idées homogènes et partagées par une école » (p. 87). « Le système moderniste n'avait jamais existé en tant que système. C'est l'encyclique [*Pascendi*] qui lui donnait son existence » (pp. 213-214). « L'opinion la plus répandue est que ce sont les documents pontificaux qui marquent la fin du modernisme : d'abord l'encyclique *Pascendi*, puis le serment imposé en 1910. Von Hügel pensait plutôt que c'était la mort de Tyrrell en 1909 qui marquait celle du mouvement, dont le théologien irlandais avait été le théoricien le plus intelligent. D'autres enfin estimaient que la vraie conclusion de l'aventure, qui inclut les années du modernisme mais aussi celles de la dure réaction, se situe à l'avènement au trône pontifical de Benoît XV » (pp. 233-234).

Et voici ce qu'ajoute son traducteur : « [Les modernistes] n'avaient pas conscience de constituer un groupe organisé, ni de tremper dans quelque conspiration que ce soit. En fait, c'est l'encyclique [*Pascendi*] qui a popularisé le néologisme "modernisme", qui en a individualisé les grands thèmes, qui a identifié l'homme moderniste en des termes très durs (...), qui a défini le modernisme comme "synthèse de toutes les hérésies" » (pp. 5-6). « En effet, le modernisme n'était ni une école, ni même un groupe mais un ensemble de chercheurs, dans divers pays, aux histoires personnelles et aux compétences très diverses (...) qui ont partagé d'une manière informelle et inorganique une certaine idée de l'Église face aux problèmes et aux défis de son temps » (p. 6). « Pour Maurilio Guasco, l'encyclique de Pie X reste avant tout une "pierre tombale" déposée sur la science catholique » (p. 8). « Maurilio Guasco ne masque pas sa sympathie pour les

“modernistes”, ni le sentiment de solidarité qu’il éprouve pour ces hommes sincères » (p. 9).

On retrouve donc dans cet ouvrage récent le même état d’esprit que celui décrit précédemment : forte sympathie de l’auteur pour les modernistes ; affirmation que le modernisme ne regroupait que quelques intellectuels bien déterminés ; conviction que le modernisme n’est qu’une hérésie-fantôme, créée de toutes pièces par saint Pie X ; fin du modernisme au plus tard en 1914, etc.

Qui définit le modernisme ?

Cette approche est-elle recevable ? Est-elle juste ? Est-elle vraie ?

N’importe qui, Français, Belge, Anglais, Allemand, Autrichien, peut librement écrire sur la bataille de Waterloo (par exemple), événement historique entièrement déterminé par lui-même, avec son lieu, son déroulement, ses protagonistes, ses causes, ses conséquences, etc.

Mais si le modernisme possède, comme tout fait historique, un déroulement, des protagonistes, etc., il se trouve être déterminé d’abord par une caractéristique *théologique* : il s’agit d’une erreur dans la foi. Et cette erreur dans la foi est définie, précisée, caractérisée par le Magistère. Non pas que, sans le Magistère, le modernisme n’existe pas (c’est la théorie – modernisante – de « l’hérésie-fantôme »). Mais parce que seule l’intervention du Magistère permet d’avoir une idée claire, précise, exhaustive du modernisme.

En sorte qu’en bonne méthode, l’étude du Magistère doit *précéder* le travail historique qui va rechercher où sont et qui sont effectivement les modernistes. Et cette étude du Magistère doit englober *toutes* les interventions du Magistère, au lieu de s’arrêter exclusivement à un document (même s’il s’agit d’un document majeur comme *Pascendi*).

C’est notamment tout le corpus antimoderniste de saint Pie X qu’il conviendrait d’étudier afin d’y chercher des lumières sur ce qu’est vraiment le modernisme. Et non pas ressasser

indéfiniment les mêmes noms : Loisy, Tyrrell, Hebert, Von Hugel, Buonaiuti, etc. Ceux-là ont appartenu au modernisme, c'est sûr. Représentaient-ils vraiment et à eux seuls le modernisme que visait saint Pie X ? C'est beaucoup moins sûr.

Description du modernisme par saint Pie X

Dans *Pascendi*, le pontife a un mot terrible : les modernistes se trouvent *in sinu gremioque Ecclesiae*. A mon avis, cela vise des prêtres ayant situation d'autorité ; plus que cela, des évêques ; et peut-être même des cardinaux. Or les auteurs cités classiquement sont tout au plus des prêtres, et sans poste d'autorité.

En 1910, saint Pie X déclare dans *Sacrorum antistitum* : « Les modernistes n'ont pas cessé de rechercher et de regrouper en une association secrète de nouveaux adeptes ». Or, à cette date, les modernistes tels que définis par l'historiographie « reçue » sont déjà sanctionnés ou au moins vivement dénoncés, et une bonne partie est hors de l'Église.

Dans le même texte, le pontife ajoute : « Ces adversaires sont d'autant plus à redouter qu'ils nous touchent de plus près ». Cette phrase est évidemment à rapprocher de celle déjà citée de *Pascendi*. Elle exprime nettement qu'en 1910, le modernisme est loin d'être mort, et qu'il entoure la Curie romaine, et saint Pie X lui-même.

Enfin (en abrégeant, pour ne pas être trop long), il convient de citer une dernière phrase de saint Pie X, phrase privée, certes, mais terrible dans sa concision : « *De gentibus non est vir mecum* », c'est-à-dire en résumé : Personne ne vient à mon secours dans la lutte contre le modernisme. Le pape dit cela en 1912 : non seulement, à son avis, le modernisme est loin d'être mort, mais il a envahi même ses collaborateurs.

Précautions de méthode

Pour revenir au point de départ de notre recherche, je dirais que rechercher la filiation historique du modernisme au « conciliarisme » est un projet utile et salutaire, bien que difficile en soi, car très peu exploré à ce jour.

Mais dans ce travail, s'il convient d'utiliser les intéressants matériaux fournis par la bibliographie « reçue », il convient encore plus de se mettre en garde, d'une part contre l'esprit plutôt suspect des auteurs de cette bibliographie « reçue » ; d'autre part et surtout, contre la méthode utilisée, qui aboutit à nous parler d'un modernisme réel, certes, mais qui n'est pas réellement celui qu'a dénoncé saint Pie X et dont les conséquences expliquent sans doute pour une bonne part la situation présente de l'Église.

En ce sens, et c'est sur ces mots que nous concluons, on peut citer deux aveux de Maurilio Guasco, échappés de sa plume habituellement partielle. Parlant des historiens du modernisme, il dénonce la contradiction intrinsèque de leur attitude : « En un peu moins d'une décennie fut radicalement mise en cause ce que l'on avait défini comme "la paix tridentine de tout un monde ecclésiastique", provoquant des déchirures et donnant l'impression que l'Église elle-même allait vaciller sur ses fondements. Et cela est d'autant plus singulier que souvent ceux qui ont insisté sur de tels risques et sur l'ampleur de la crise sont les mêmes qui ont ensuite soutenu qu'au fond, les événements n'ont concerné que quelques clercs qui se sentaient mal à l'aise dans leur Église et quelques revues à la recherche d'espaces culturels » (p. 135).

De même, parlant de la description du modernisme par l'encyclique *Pascendi*, il se trouve obligé de reconnaître : « Les rédacteurs [de *Pascendi*] avaient montré une bonne connaissance des œuvres incriminées et surtout une extraordinaire capacité de synthèse. Ayant à leur disposition un matériel ample et hétérogène bien que provenant presque entièrement d'un nombre restreint d'auteurs, ils avaient fait une exposition de la nouvelle doctrine avec une logique de fer, en découvrant les quelques principes inspirateurs, les lignes dominantes, et en

10

anticipant quelquefois les conclusions auxquelles le système allait conduire » (p. 214).